

DISCOURS FAMILIERS

II

LE RICHE ET LE PAUVRE

Sermon sur Prov. XXII, 9.

Le riche et le pauvre se rencontrent.
Celui qui les a tous faits, c'est l'Éternel.

Celui qui a fait le riche et le pauvre, c'est l'Éternel : voilà, mes frères, ce que répond le Tout-Puissant, le maître du monde, à ces plaintes que l'on se permet trop souvent sur l'inégale distribution des biens de la terre. Il ne craint point de s'en déclarer le premier auteur ; et si, au lieu de vous soumettre et d'adorer, vous insistez encore, si vous dites : Pourquoi cette distance énorme entre des êtres de même nature ? pourquoi tant de douceurs et d'indépendance d'une part, tant de privations et d'assujettissement de l'autre ? comment accorder tout cela avec la sagesse du Créateur, avec sa bonté paternelle ? alors il nous charge de vous expliquer cette dispensation qui vous paraît étrange : il nous charge de justifier sa Providence.

Rien n'est plus facile si votre cœur est droit, si votre esprit cherche la vérité.

Je n'aurais qu'à vous rappeler que pour le maintien de

l'ordre moral, pour la tranquillité et la prospérité des états, il faut un équilibre de grandeur et d'infériorité, comme il fallait des montagnes et des vallées pour la fécondité de nos champs et la conservation de l'univers. Je n'aurais qu'à vous rappeler que les divers besoins de la société veulent qu'elle se compose de membres inégaux, d'esprits plus ou moins intelligents, de faibles et de forts, de grands et de petits, de pauvres et de riches. Il est aisé de comprendre que si la vue de tant d'inégalités choque au premier coup d'œil, c'est pourtant sur toutes ces inégalités que la société se repose comme sur son plus ferme appui ; que c'est là précisément ce qui nous fait jouir à la fois des facultés et des travaux de tous les hommes ensemble ; ce qui nous unit les uns aux autres par un échange de services, et que c'est ainsi que *le riche et le pauvre se rencontrent* pour leur avantage mutuel.

Ces vérités, mes frères, ne sauraient être contestées sérieusement : elles ont une évidence qui se fait sentir à tous. Ceux même qui se plaignent le plus de cette inégale dispensation en reconnaîtraient bientôt la sagesse, en béniraient le Seigneur, si dans ce partage inégal ils eussent été favorisés ; mais, disent-ils dans l'amertume de leur cœur, pourquoi nous, en particulier, sommes-nous dans la classe des petits et des pauvres ?

C'est donc à ceux qui tiennent ce langage qu'il faut surtout nous adresser. C'est à eux qu'il importe de présenter d'abord quelques réflexions propres à les ramener à des pensées plus saines, à des sentiments plus doux et plus chrétiens ; après quoi nous appliquerons à tous les grandes leçons qu'on peut tirer de notre texte.

Mais pour en profiter, nous avons besoin que Dieu, par sa grâce toute-puissante, incline nos cœurs à recevoir

sa parole et à la mettre en pratique. Demandons-le-lui tous ensemble pour l'amour de Jésus-Christ.

I. Je m'adresse donc à vous qui vous plaignez moins de l'inégalité qui règne entre les hommes que du partage qui vous est échu, de l'état obscur dans lequel vous avez été placé. Mon cher frère, écoutez-moi : je suis loin de vouloir aggraver vos peines ; je ne cherche qu'à les adoucir.

1° Je sais que l'indigence, surtout lorsqu'elle est extrême, est un état de souffrance qui peut abattre ou flétrir l'âme, y jeter l'aigreur ou le découragement. Mais l'impatience, la révolte, les murmures que vous vous permettez n'en sont pas moins criminels. Pour vous en convaincre, cherchez-en d'abord le principe. Examinez s'ils ne tiennent point à cet orgueil qui a perdu les enfants d'Adam, à cet égoïsme, racine de tous les maux, qui porte l'homme à s'envisager comme seul dans la création, du moins comme l'objet principal, l'objet le plus digne des soins et des égards du Très-Haut. Est-il dans la prospérité, il oublie facilement les souffrances de ses frères : tout lui paraît bien sur la terre. Mais quelques-uns d'entre eux semblent-ils plus fortunés que lui, dès lors il n'aperçoit plus qu'injustice et désordre dans le gouvernement du monde.

Vous vous plaignez de votre partage ! Quels sont donc vos droits aux faveurs de la Providence ? Vous croyez valoir mieux que votre condition ! Vous pensez que tels de vos amis, de vos proches, de vos concitoyens dont la situation est plus avantageuse ou plus brillante, sont vos inférieurs en mérite ! *O homme ! répond l'Apôtre, qui es-tu pour contester avec Dieu ? L'ouvrage peut-il dire à celui qui l'a fait : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Le potier n'a-t-il pas le pouvoir de faire d'une même masse de terre un vase pour*

des usages honorables, et un autre pour des usages qui ne le sont pas ¹ ?

Mais encore, ne vous exagérez-vous point vos talents et vos vertus, tandis que vous rabaissez tout ce qu'il y a de bon dans autrui ? Si chaque homme était pris pour juge du rang auquel il doit s'asseoir, pensez-vous qu'il s'en trouvât beaucoup pour les dernières places ? Oh ! que vous êtes différents de ces saints hommes qui se trouvent toujours trop petits au prix des bienfaits du Seigneur, qui s'en jugent profondément indignes, qui les rapportent tous à sa pure gratuité ! Oh ! que vous connaissez peu cet Évangile qui nous commande *de regarder les autres, par humilité, comme plus excellents que nous* ² !

Vous insistez, et vous dites : Si j'avais du crédit, de la fortune, quelle douceur je trouverais à protéger, à soulager les misérables ! Combien j'en ferais un meilleur usage que tant d'autres dont le succès couronne les travaux, et qui perdent la volonté d'être bienfaisants à mesure qu'ils en acquièrent le pouvoir ! Faut-il que, sensible et compatissant comme je le suis, je ne puisse pas faire le bien que je voudrais !

Est-ce donc ce généreux désir qui vous fait regretter les richesses ? D'un mot je vais vous consoler. Apprenez qu'aux yeux du Très-Haut, la pite de la veuve est aussi précieuse, plus précieuse que l'abondante aumône du riche. Ainsi l'a dit Jésus ³. Apprenez encore qu'une intention sincère n'est pas sans valeur et sans récompense. Chaque vœu que vous formez pour soulager la misère de vos semblables est inscrit dans les registres du ciel, comme s'il avait eu son effet. Ainsi, sans être

¹ Rom. ix, 20, 21. — ² Philip. ii, 3. — ³ Marc xii, 43.

exposé aux tentations de l'opulence, vous pouvez vous approprier ce qu'elle a de plus désirable et de plus flatteur.

Si cette réflexion ne suffit pas pour vous calmer, craignez de vous abuser vous-mêmes ; craignez de couvrir d'un beau prétexte les souhaits de l'ambition et de la cupidité. Ne raisonnaient-ils pas comme vous ces hommes dont la prospérité, l'élévation, ont mis au grand jour les mauvais penchans ? Pourquoi vous flatteriez-vous d'être plus maîtres de vous et plus sages ?

2° Quoi qu'il en soit, cette position dont vous murmurez n'est pas sans ressource, sans douceur et sans avantage, même pour la vie présente.

Non, mes frères, ce Dieu tout bon, père de tous les hommes, qui les embrasse tous dans son amour, n'a point dispensé ses grâces avec tant d'inégalité. Il n'a pas voulu que le bonheur fût le partage du petit nombre, tandis que la multitude gémirait sans pouvoir y parvenir. La santé du corps, la paix de l'âme, les douces affections de la nature, le repos de l'esprit, la gaieté, l'espérance, tous ces biens, les premiers des biens de la terre, il les a mis à la portée des petits comme des grands. Avec ces biens, vous pouvez être heureux dans toutes les conditions : sans eux, vous ne le seriez dans aucune. Regardez autour de vous ; vous y verrez des hommes organisés comme vous, formés comme vous avec le désir du bonheur, vivre satisfaits dans cette humble fortune, objet de vos dégoûts. Ne pourrait-on pas en conclure que ces dégoûts n'y sont pas attachés nécessairement, et que ce n'est pas dans la nature des choses, mais dans votre excessive sensibilité, dans un esprit inquiet, dans un cœur malade, qu'il faut chercher la cause de vos plaintes ?

3° Ces plaintes ne sont pas seulement injustes; celui qui s'y laisse aller se rend aussi coupable d'ingratitude.

Oui, dans quelque situation qu'on le suppose, s'il murmure contre la Providence, il est ingrat, car, en lui refusant quelques biens, quelques douceurs passagères, elle lui permet, comme au riche, d'aspirer à tout ce qu'il y a de plus grand et de plus glorieux.

En effet, chrétiens, cet homme privé de tout ce que le monde appelle les douceurs de la vie, et qui semble à peine appartenir à l'humanité, cet homme cependant a droit de s'appliquer tout ce qu'il y a de plus sublime dans les promesses de la religion, dans les espérances du chrétien. Il peut se dire : C'est l'Éternel qui m'a fait; il m'a fait à son image. Du haut des cieus le Tout-Puissant me regarde; il m'écoute; il m'entend : *il prête l'oreille à mes soupirs*¹; *il recueille mes larmes*².

En gouvernant l'univers, il veille sur les moindres détails de ma vie : il s'occupe de ma famille, de ma subsistance, de mon bien-être. Mon âme est précieuse à ses regards comme l'âme du riche et du grand : comme eux, je puis l'appeler mon père. C'est pour moi, comme pour eux, que son divin Fils a quitté le séjour de la gloire, qu'il a pris une chair mortelle, qu'il est descendu sur la terre, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, qu'il intercède auprès de Dieu. Au terme de ma vie, couché sur un lit de mort, si j'ai reçu avec joie, avec humilité la bonne nouvelle de ma rédemption par le sang répandu sur la croix, si j'ai vécu dans la foi au Fils de Dieu, je pourrai m'endormir en paix, et, à mon réveil, j'entendrai cette voix ravissante : *Cela va bien, bon et fidèle serviteur; parce que tu*

¹ Ps. xxxiv, 16. — ² Ps. lvi, 9.

as été fidèle dans le peu que je t'avais confié, je te confierai de plus grandes choses ; viens prendre part à la joie de ton Seigneur¹.

Je le demande à présent, mes frères, un homme associé à de tels privilèges, et pour qui s'ouvre une telle perspective, peut-il sans crime murmurer, si dans le court trajet de la vie il lui manque quelques douceurs, quelques jouissances accordées à d'autres, et si la route qu'il suit pour arriver à la patrie céleste, bien plus sûre que la leur, est moins facile et moins riante?

Ah ! sans doute, si la foi était vivante dans son âme, il serait soutenu, il serait consolé par les grands objets qu'elle met devant ses yeux. Il pourrait s'écrier comme saint Paul : *J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. Je sais vivre dans la pauvreté comme dans l'abondance... Je puis tout en Christ qui me fortifie².* Je dis plus ; il trouverait de la douceur à suivre un sentier rude, mais frayé par Jésus ; il s'honorerait de penser que Jésus a voulu naître et mourir dans la condition où il est placé : il se reposerait avec délices dans le sein de la religion dont il est l'enfant chéri, et qui semble vouloir le dédommager avec usure des privations que la société lui impose.

II. Mais il est temps de nous appliquer à tous les grandes leçons qui découlent de notre texte.

1° N'admirez-vous pas ici, mes frères, la haute sagesse de notre sainte religion ? Que la route qu'elle suit est différente de celle des prétendus philosophes que nous avons vus s'annoncer comme les bienfaiteurs du monde ! Ces docteurs présomptueux, ces sages à courte vue font de l'inégale distribution des biens l'éternel sujet de leurs

¹ Matth. xxv, 23. — ² Philip. iv, 12, 13.

déclamations. Funestes protecteurs et dangereux conseillers du pauvre, ils ôtent de son âme cette aimable simplicité qui le fait paraître si intéressant. Ils le rendent plus misérable en le rendant mécontent de son sort : ils aiguissent le sentiment de ses privations en les lui faisant considérer comme une injustice, et révoltent son cœur contre l'ordre social. Eh ! n'avons-nous pas vu quelques-uns d'entre eux, dans leur délire, armer l'une contre l'autre deux classes qu'il fallait rapprocher, troubler le repos du monde par leurs téméraires clameurs, prétendre réordonner la société pour remédier à des inconvénients nécessaires, et tout bouleverser pour avoir tout à reconstruire ?

La religion de Jésus tient une autre marche. Forte de ses vues bienfaisantes, sûre de leur profonde sagesse, elle ne craint pas de nous dire : Ce qui vous étonne, ce qui vous blesse, *c'est l'Éternel qui l'a fait*. Bien loin de détruire les inégalités qui distinguent les hommes entre eux, elle les consacre ; elle ordonne à l'indigent de les respecter ; mais en même temps elle incline vers lui le cœur du riche ; elle lui ouvre ses entrailles : elle défend à l'un de dérober, mais elle commande à l'autre d'être riche en bonnes œuvres, prompt à donner et libéral¹. Ainsi, tout à la fois elle soutient l'édifice social et en adoucit les aspérités. Par sa vertu secrète et divine, elle rend le pauvre satisfait au milieu des privations, et le riche humble et détaché au milieu des jouissances.

Il y a plus : de cette différence même de situation si propre à diviser les hommes, elle fait un lien qui les unit. On a vanté cette antique institution d'un peuple célèbre par laquelle l'homme puissant se déclarait le protecteur de quelques familles indigentes qui s'attachaient

¹ 1 Tim. vi, 18.

à son sort. La religion établit cette sainte et belle relation de *patrons* et de *clients*, en tous les lieux de la terre, sous tous les gouvernements. Elle l'établit non pas seulement entre quelques individus, mais entre toute la famille des riches et la nombreuse famille des pauvres. On a toujours vu dans l'Église chrétienne des hommes animés de l'esprit de leur Sauveur, consacrer aux indigents leurs soins et leurs travaux, se faire une noble vocation de les servir, et veiller sur leurs intérêts avec plus d'ardeur et de sollicitude que sur leurs intérêts propres.

Ah ! mes frères, si le caractère de la vérité est d'être utile et bienfaisante ; si la sagesse qui vient d'en haut doit être pleine de douceur et de bons fruits ¹, ne la reconnaissez-vous pas dans ces leçons de l'Évangile ? N'y reconnaissez-vous pas la voix d'un Dieu descendu du ciel pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux ?

2° Mais ce n'est pas assez de la reconnaître cette voix, il faut l'écouter avec docilité : il faut entrer dans les desseins du Seigneur.

Il ne dépendait pas de nous de naître riches ou pauvres ; et ce n'est pas là ce qui peut nous rendre abjects ou respectables, grands ou petits, heureux ou malheureux. Ce qui dépend de nous, ce qui peut faire notre gloire et notre félicité, c'est d'observer fidèlement les devoirs de l'état où nous sommes placés ; c'est d'accomplir dignement la tâche qui nous est confiée ; c'est de nous soumettre tous à l'ordre établi, dont l'Écriture dit, qu'il vient de Dieu, et que ceux qui s'y opposent attireront sur eux la condamnation ².

Eh ! qu'il serait affreux de tromper les vues de la Pro-

¹ Jacq. III, 17. — ² Rom. XIII, 2.

vidence qui nous a rassemblés pour notre bonheur commun, et de séparer ce qu'elle voulut unir! Qu'il serait affreux de voir celui dont Dieu bénit les travaux, fertilise les domaines, devenir pour ceux qui l'entourent un objet d'envie et porter sur eux à son tour un œil de défiance! Souvenons-nous que Dieu, que le Créateur et le Maître du monde a posé les premiers fondements de la société par l'inégale distribution des talents et des richesses, mais qu'il laisse à nos soins la perfection de ce grand ouvrage.

Que ceux qui reçoivent des biens de la terre une part plus abondante, remplissent cette belle vocation qui leur est imposée d'être les ministres de la bonté du Très-Haut, les représentants de sa Providence. Qu'ils soient les amis, les soutiens, et, comme Job, les *pères* du pauvre. Qu'ils veillent sur son sort, le dirigent dans ses entreprises, l'aident non-seulement de leurs biens, mais de leurs lumières; lui donnent des conseils dans ses perplexités, des consolations dans ses peines. Qu'ils soient disposés à voir ses torts avec indulgence, à excuser des procédés qui peuvent tenir à l'ignorance, ou des fautes échappées à la faiblesse humaine aux prises avec des tentations sans cesse renaissantes. En un mot, que le nom seul de pauvre, ce nom que leur Sauveur a porté, soit auprès d'eux une recommandation : qu'il ait toujours des droits sur leur cœur; qu'il leur soit toujours intéressant et respectable. C'est ainsi qu'en échange des secours qu'ils donneront à des frères, ils leur devront des jouissances plus douces que celles qu'on achète avec l'or, et un héritage plus précieux que celui qu'ils ont reçu de leurs pères.

Que le pauvre de son côté se soumette à la volonté de la Providence. *C'est l'Eternel qui l'a fait*, voilà la grande

idée qui doit faire expirer le murmure sur ses lèvres et mettre le calme dans son cœur. Lui demandera-t-il, à ce Dieu souverain, pourquoi il ne lui a pas assigné la première place? Qu'il lui demande donc aussi pourquoi il l'a fait homme et non pas ange, chérubin, séraphin... Ah! plutôt qu'il songe à profiter des grâces attachées à sa condition. Qu'il songe à se sanctifier par l'épreuve; à rendre sa foi plus vive et sa piété plus fervente; à pouvoir ainsi s'appliquer ces promesses si touchantes, ces consolations si douces, ce langage si tendre que lui adresse l'Évangile. L'Évangile! la religion des infortunés! Qu'il songe à être du nombre de ces petits que le Fils de Dieu daigne appeler ses frères, du nombre de ces *pauvres en esprit* auxquels il déclare que *le royaume des cieux appartient*¹. Que par son activité, sa sobriété, sa modestie, sa reconnaissance, il cherche à se rendre digne de l'affection et des bienfaits du riche. Qu'il regarde une probité scrupuleuse comme son premier devoir, comme un devoir tout particulier à son état. Oh! combien il se dégrade, lorsque écoutant les dangereuses insinuations de la misère, il se laisse aller à porter atteinte aux propriétés de ceux qu'il juge plus heureux que lui! Quel rôle vil, odieux il joue, lorsque devenant lui-même le séducteur de ses jeunes enfants, il les familiarise avec le crime, avant même qu'ils puissent distinguer le bien du mal! lorsque dès cet âge tendre il les prépare à devenir un jour la honte, le fléau de la société, et peut-être à subir la flétrissure des lois! Pourquoi faut-il que de tels hommes ne soient pas entièrement inconnus dans une contrée où la bienfaisance est en honneur, où pres-

¹ Matth. v, 3.

que tous ceux qui jouissent de quelque aisance répandent des secours autour d'eux ! où celui qui a besoin d'assistance ne s'est jamais vu repoussé ! où, dans le cours de nos longues angoisses, le pauvre a trouvé si souvent dans le riche un ami compatissant, un protecteur zélé !

Qu'elle est respectable, au contraire, la pauvreté de l'homme qui *marche en présence de l'Eternel* !¹ qui, supérieur aux tentations par la foi, préfère le malheur au crime et l'indigence à la honte ! C'est un Lazare que les anges porteront un jour dans le sein d'Abraham, et qui sera richement dédommagé dans le ciel de ce qu'il aura souffert ici-bas.

Ainsi, mes frères, nous pouvons tous, avec le secours de l'Esprit divin, travailler à notre sanctification, les uns dans l'opulence, les autres dans la pauvreté. Ainsi nous pouvons être heureux les uns par les autres en attendant ce jour solennel où toutes les distinctions de la terre seront abolies, où rien ne mettra plus de différence entre nous que notre obéissance et notre foi. Dieu veuille qu'elles nous donnent le droit d'attendre sans crainte, avec une humble confiance, cette redoutable, cette bienheureuse époque ! Dieu veuille, mes chers frères, qu'après nous être rencontrés ici-bas avec un mutuel amour, nous nous rencontrions tous un jour auprès de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, dans la participation à cette gloire qu'il nous a acquise par son sang, et dont il veut nous rendre dignes par son Esprit. Ainsi soit-il.

¹ Gen. xvii, 1.